

# La voix, le verbe, le look

## Vulgarisation scientifique et scientificité

**Charles-Édouard de Suremain**

Ethnologue

### Introduction

Le fait de travailler comme anthropologue sur la place de l'enfance dans le développement, sa santé, ou encore la patrimonialisation de l'alimentation dans les pays du Sud attire incontestablement l'attention des médias. Ces thèmes interpellent les journalistes, car ils renvoient à des sujets de société actuels et préoccupants – quoique pour des raisons fort différentes –, tout en convoquant la dose d'exotisme nécessaire et suffisante pour attirer l'attention des lecteurs, des auditeurs ou des téléspectateurs vers des ailleurs inconnus<sup>1</sup>. Comment, concrètement, l'anthropologue participe-t-il à la diffusion des savoirs dans sa société et de quelle façon combine-t-il cette activité – dont les rythmes, les objectifs et les temporalités sont si particuliers – avec ses activités de diffusion scientifique classiques ?

Mon propos est d'interroger la notion de « vulgarisation scientifique » à la lumière de deux expériences d'entretien radiophonique, d'une collaboration journalistique et d'une interview télévisuelle auxquelles j'ai été convié. J'analyserai le dosage plus ou moins « concentré » de scientificité mobilisé selon les supports

---

<sup>1</sup> Le fonds de la radio et de la télévision en anthropologie et en ethnologie est, à cet égard, fort intéressant. Cf. le lien : [http://www.institut-national-audiovisuel.fr/sites/ina/medias/upload/depot\\_legal-inatheque/guides-des-sources/anthropologie.pdf](http://www.institut-national-audiovisuel.fr/sites/ina/medias/upload/depot_legal-inatheque/guides-des-sources/anthropologie.pdf)

médiatiques (oral, visuel, écrit) tant de mon point de vue de chercheur que de celui des médias. Le succès, ou non, de ces expériences sera apprécié à l'aune de ce qu'en rapportent les protagonistes (les journalistes et moi-même) et des questionnements qu'elles auront pu susciter. De façon transversale, l'analyse mettra l'accent sur l'intrication plus ou moins orchestrée et ambiguë des techniques du corps (voix, allure) et des jeux d'écriture (verbe) dans la communication médiatique. Ce faisant, j'entends participer à la réflexion sur les modalités de construction de la vulgarisation scientifique sous l'angle des marges de manœuvre, de ce que contrôle et ne contrôle pas l'anthropologue. Je vise enfin à mieux cerner le rôle de ce dernier dans l'« espace public de diffusion des savoirs ».

## ■ La voix : du bon usage du ton, du son et du temps à la radio

La première expérience renvoie à deux émissions de radio récentes, datant de la fin 2011 et de la fin 2012, pour lesquelles j'ai été sollicité, l'une sur Radio Canada, l'autre sur France Culture.

Dans les deux cas, le niveau élevé de scientificité attendu était énoncé explicitement par les journalistes. Les émissions qu'ils animaient traitaient de sujets de sociétés actuels, et il s'agissait pour moi de me prononcer comme un « expert » à leur endroit. Dans les deux cas, mon nom avait été communiqué par des collègues, soit qu'ils n'étaient pas disponibles eux-mêmes, soit qu'ils m'estimaient plus compétent qu'eux. À chaque fois, les délais entre la prise de contact par les journalistes et l'enregistrement des émissions ont été très brefs : entre un et trois jours. Entre-temps, des coups de téléphone et/ou des rendez-vous Skype se sont rapidement succédé. Ils avaient pour objet d'aider les journalistes à mieux préparer leurs émissions en retraçant mon itinéraire scientifique, en leur donnant des textes à lire et, bien entendu, en discutant du format des entretiens et de la

nature même de leurs attentes. Cette phase de préparation a été coûteuse en temps comme en énergie. En l'occurrence, les journalistes, pointus dans le domaine de la diffusion scientifique, synthétisaient rapidement l'information que je leur donnais tout en l'enrichissant de celle dont ils disposaient déjà<sup>2</sup>.

Sur Radio Canada, l'émission portait sur les « traditions alimentaires et culinaires ». Elle s'inscrivait dans une rubrique plus large, *Bien dans son assiette*. Très sérieusement préparées, les questions sur les nouveaux modes consommatoires et les enjeux économiques et identitaires de la patrimonialisation de l'alimentation en Amérique latine m'avaient été communiquées la veille. À cette occasion, j'avais indiqué à la journaliste la façon dont je souhaitais que mon statut et l'identité de mon employeur soient annoncés à l'antenne. Ces informations ont non seulement été correctement données au début de l'émission, mais répétées lors des remerciements<sup>3</sup>. Le lendemain matin, je disposais d'une dizaine de minutes pour répondre aux questions qui m'étaient posées, tout en ayant l'air d'engager une discussion spontanée avec mon interlocutrice. Enregistrée en direct et par Skype depuis le Mexique où j'assistais à un colloque<sup>4</sup> avant de partir sur le terrain, l'émission s'est plutôt bien passée si j'en crois le « retour » que m'a donné la journaliste qui a pris la peine de me rappeler quelques minutes plus tard. En tâchant de creuser ce qu'elle entendait par l'« émission s'est bien passée », j'ai cru comprendre que deux critères étaient mobilisés : le premier était le « caractère synthétique » du propos et la forte adéquation entre les réponses données et les questions posées ; le second était le « ton » que j'avais adopté, à savoir une combinaison d'accent français et de timbre de voix ! J'avais, d'après la journaliste québécoise, une « voix médiatique ». Celle-ci m'a

<sup>2</sup> Il arrive trop fréquemment que des journalistes travaillant pour des radios non moins sérieuses ne donnent pas suite à la phase d'échange d'informations qu'ils ont eux-mêmes engagée. Ces expériences inabouties échaudent d'autant plus le chercheur qu'il n'a guère le moyen de prévoir ce genre de déconvenue et de demander des comptes par la suite.

<sup>3</sup> C'est la seule fois dans ma carrière où cela m'est arrivé.

<sup>4</sup> Le colloque, organisé par Sarah Back-Geller (Ciesas) et Esther Katz (IRD), portait sur la construction des cuisines latino-américaines : *De los primeros recetarios nacionales a las cocinas patrimoniales: 200 años de nacionalismo culinario en América latina*, Ciesas Occidente, Guadalajara (Mexique).

même ultérieurement communiqué le nombre élevé de podcasts téléchargés de l'émission<sup>5</sup>. Elle m'a également annoncé que je serai à nouveau contacté à l'occasion d'autres émissions sur l'alimentation et, plus généralement, en tant qu'« anthropologue des Amériques ». C'est d'ailleurs ce qui s'est passé en 2013 où Radio Canada a souhaité m'interroger sur la production de quinoa dans les Andes, un sujet pour lequel j'ai donné le nom d'un collègue.

À l'émission de France Culture, les choses se sont passées tout à fait autrement. J'ai d'abord été invité à la demande d'un collègue, Jean-Pierre Poulain, sociologue, qui devait présenter en une heure son dictionnaire récemment publié sur les cultures alimentaires dans le monde (POULAIN, 2012). En tant qu'auteur de trois textes (SUREMAIN, 2012 ; SUREMAIN et MATTA, 2012 ; SUREMAIN et RAZY, 2012), il me revenait de débattre avec lui de l'intérêt, des limites et des enjeux d'un dictionnaire sur un thème aussi vaste et multidimensionnel que l'alimentation. La journaliste qui réalisait l'émission (Marie-Hélène Fraïssé) m'avait contacté à plusieurs reprises une petite semaine auparavant. À sa demande, je lui avais envoyé quelques textes complémentaires à ceux publiés dans le dictionnaire, ainsi qu'une fiche synthétisant l'essentiel de mes activités sur l'alimentation. À première vue, le sérieux de la préparation était à la hauteur de la réputation de l'émission<sup>6</sup>.

Le « jour J », cependant, nous nous sommes retrouvés à quatre invités sur le plateau. Outre Jean-Pierre Poulain et moi, étaient en effet présents Gilles Stassart (cuisinier et historien des goûts) et Olivier Assouly (philosophe spécialisé sur la production des normes) que nous ne connaissions pas personnellement et dont nous ignorions complètement la venue. Même s'ils étaient concernés par le phénomène alimentaire d'une façon ou d'une autre, nous n'avons pu masquer notre étonnement dans la mesure

---

<sup>5</sup> On peut l'écouter en se connectant au lien suivant : [http://www.radio-canada.ca/emissions/bien\\_dans\\_son\\_assiette/2011-2012/Reportage.asp?idDoc=173636](http://www.radio-canada.ca/emissions/bien_dans_son_assiette/2011-2012/Reportage.asp?idDoc=173636)

<sup>6</sup> *Des goûts et des saveurs. Les pratiques alimentaires, révélateurs des sociétés.* On peut écouter l'émission en se connectant au lien suivant : <http://www.franceculture.fr/emission-tout-un-monde-des-gouts-et-des-saveurs-les-pratiques-alimentaires-revelateurs-des-societes->

où aucun d'eux n'avait participé au dictionnaire qu'il était en principe convenu de présenter et de mettre en avant. Quelques minutes avant l'émission, la journaliste nous présenta aux invités et nous justifia rapidement son choix de dernière minute en invoquant à la fois les dernières publications des invités sur l'alimentation (ASSOULY, 2011 ; STASSART, 2012) et la plus-value d'animation qu'il fallait attendre de cette « rencontre ». Il va de soi que ni mon collègue ni moi ne marquions d'oppositions à ce dénouement inédit, même si nous nous demandions intérieurement comment la journaliste allait pouvoir faire le lien entre les multiples préoccupations de ses invités.

Au fil de l'émission, il nous a fallu admettre que la grille de thèmes que nous avons dû établir dans l'urgence avec – et même pour – la journaliste, s'est réduite comme peau de chagrin. Les questions qui nous paraissaient les plus importantes dans l'optique de valoriser le dictionnaire et d'en discuter la pertinence n'étaient guère abordées. Une sorte de frustration mêlée d'incompréhension nous gagnait progressivement. En outre, du fait de la présence des deux autres invités, il nous semblait que les questions et le débat partaient dans tous les sens. Tant et si bien que mon collègue et moi avons dû parfois prendre la parole de façon quelque peu autoritaire, à la fois pour revenir au dictionnaire et même pour simplement utiliser notre temps de parole. À certains moments, nous nous sommes quasiment substitués à la journaliste pour induire les questions qui avaient été préparées. Dans ce cas précis, nous avons « donné de la voix » pour manifester notre présence et, au sens propre du terme, « donner corps » à l'émission. À la fin de celle-ci, nous avons ressenti une frustration d'autant plus forte qu'il nous a été annoncé qu'au lieu d'être diffusée en direct, elle avait finalement été enregistrée pour être émise ultérieurement... le 1<sup>er</sup> janvier 2013 ! Très satisfaite par le déroulement de l'émission, la journaliste nous a cependant affirmé qu'elle nous réinviterait volontiers, car nous avons énormément contribué à animer le débat « avec nos voix fortes ». Quelque peu surpris de cette réaction, nous n'avons finalement pas fait part de nos frustrations.

Ces deux expériences ne prétendent pas résumer l'étendue des expériences possibles en matière de radiophonie, y compris au

sein de mon propre itinéraire<sup>7</sup>. Des points forts récurrents émergents pourtant. Il y a tout d'abord le niveau de culture scientifique général des journalistes. Celui-ci, en l'occurrence, est incontestable. Ils lisent, s'informent, restituent de façon concise et précise. Le niveau d'exigence scientifique demandé au chercheur, quant à lui, est plus flou ou moins aisément perceptible. On attend en effet de lui qu'il soit une sorte d'expert et qu'il aille droit au but qui n'est ni nécessairement celui qu'il croyait ni celui qui était annoncé. On lui demande aussi de passer outre des « détails » qui sont, pour lui, significatifs et même constitutifs de sa démarche. Il est inutile, par exemple, de parler d'« approche anthropologique » ou de « terrain ethnographique ». Il s'agit là de procédés techniques et de concepts perçus comme jargonneux par les journalistes et qui s'accommodent mal avec le ton des émissions radio, fussent-elles scientifiques<sup>8</sup>. Une constante apparaît également quant à l'importance accordée à la présentation du statut du chercheur. Celui-ci doit énormément insister auprès des journalistes pour que son équipe, son laboratoire et même son employeur soient déclinés correctement et dans le bon ordre. Les journalistes passent un peu rapidement sur le fait que les chercheurs ont, eux aussi, des comptes à rendre à leurs institutions de rattachement et qu'il est par conséquent important et utile de les rendre le plus visible possible. Force est de constater que les règles, usages et savoir-faire en la matière ne sont pas les mêmes dans le monde anglo-saxon. Mais je reviendrai plus loin sur cet aspect de la question.

<sup>7</sup> J'ai participé à des émissions plus ou moins longues. J'ai par exemple été récemment sollicité par France Culture la veille d'une émission qui devait se dérouler en direct lors de l'évaluation de mon équipe de recherche (l'UMR 208) par l'AERES. Je me suis isolé pendant la réunion et ai répondu à la demande par téléphone. Il s'agissait cette fois-ci d'évoquer l'emballotement du nouveau-né en Bolivie sur lequel j'ai d'ailleurs réalisé un film documentaire (Suremain, 2007). L'émission de 49 minutes, intitulée *Faites des enfants ! (2/4). Mettre au monde : de La Paz à Ouagadougou*, a été réalisée avec l'ethnologue Alain Epelboin. Je suis intervenu à la fin. On peut l'écouter en se connectant au lien suivant : <http://www.franceculture.fr/emission-culturesmonde-faites-des-enfants-24-mettre-au-monde-de-la-paz-a-ouagadougou-2013-01-22>

<sup>8</sup> Encore que le terme « anthropologique » soit actuellement à la mode. Dans les médias, il désigne non pas une approche, mais plutôt une « caractéristique ». Il est ainsi employé comme substantif : on entend dire que tel « fait de société » (le mariage pour tous, par exemple) est « anthropologique », c'est-à-dire conforme à la démocratie.

## « Le choc des photos, le poids des mots »<sup>9</sup>

La deuxième expérience renvoie à ce qui m'avait initialement été présenté comme la « corédaction » d'un article de presse pour la rubrique scientifique du quotidien *Libération* fin 1997. Cette fois-là, la journaliste m'a contacté plusieurs semaines à l'avance afin de m'expliquer son projet. Il s'agissait de participer à une chronique hebdomadaire sur les nourritures ordinaires, thérapeutiques ou festives dans le monde. J'ai proposé de centrer le propos sur le Congo, pays sur lequel je venais de conduire deux terrains ethnographiques (en ville et en brousse). Plusieurs rendez-vous informels, assortis de repas copieux et bien arrosés, généreusement offerts par le journal, s'en sont suivis. Puis, une méthode de travail a été définie : tandis que je répondais à ses questions, la journaliste prenait des notes, m'enregistrait parfois, me relançait toujours. Après quatre réunions d'une bonne heure réparties sur un mois, la journaliste me proposa de rédiger quelques pages sur ce qui me paraissait « le plus important à dire » pour la chronique. Je pris à la lettre cette proposition et renvoyai quelques jours plus tard un canevas permettant de mieux mettre en contexte l'alimentation. J'insistai, notamment, sur l'importance de la sexualité et de la sorcellerie dans la compréhension des pratiques alimentaires en relation avec la santé de l'enfant au Congo. Ces pages étaient censées offrir une grille d'analyse permettant de prendre un certain recul par rapport à la flopée d'informations et d'anecdotes que la journaliste avait recueillie en m'interrogeant.

Conformément au déroulement du processus de « corédaction » d'un article, la journaliste m'a fait parvenir quelques semaines plus tard un document de cinq pages illustré d'une référence à une photo sans légende qui ne figurait pas encore dans le texte. Ce document était fort éloigné de « mon » texte originel et ne reflétait que très partiellement nos conversations. Une lettre de la journaliste vantait pourtant mes

<sup>9</sup> Je transforme ici la devise d'un magazine hebdomadaire bien connu du grand public et que les anthropologues lisent eux aussi probablement, même si c'est sous le manteau et dans l'anonymat des salles d'attente ou des salons de coiffure...

qualités de rédacteur ou, je cite, « la justesse de mon verbe ». Motivé par ces encouragements, je lus, annotai, suggérai et critiquai scrupuleusement le document, tout en demandant des informations sur la photo annoncée. Je « rendis ma copie » rapidement, après deux ou trois jours, comme cela m'avait été demandé. S'en suivirent à nouveau plusieurs semaines sans nouvelles, jusqu'à ce que me parvienne un message téléphonique m'avertissant de la parution imminente de « notre » texte ! Je relançai une fois encore la journaliste pour en savoir plus, mais rien n'y fit, je ne reçus aucun appel en retour.

C'est par un collègue nutritionniste que j'appris la parution du texte. Mon collègue était très surpris du fond et de la forme, et surtout de la photo qui accompagnait l'article. De fait, la version du texte qui était publiée n'avait plus rien à voir avec celle que j'avais lue et annotée de commentaires scientifiques. D'ailleurs, il ne s'agissait plus d'un article « corédigé », mais d'une sorte d'interview qui donnait l'impression d'être retranscrite. Les titres, racoleurs, étaient écrits en énormes caractères et les paragraphes étaient quasiment tous orientés vers le sensationnel et l'exotique – comme la consommation de chenilles, de singes et de chauves-souris. Enfin, la fameuse photo montrait un gorille dévorant des bananes. Le sous-titre mentionnait, je cite de mémoire, « La lente évolution du régime alimentaire de l'homme depuis l'animal » ! Quelque peu dépité par ce document pour le moins ambigu, je finis par parler au téléphone avec la journaliste qui, de son côté, se montrait très satisfaite de notre collaboration tant sur le fond que sur la forme. Quant à la transformation de l'article en interview, il s'agissait d'une requête du journal qui voulait éviter les textes « trop scientifiques », trop « verbeux », et garder un « format attrayant » ! Autrement dit, le texte répondait bien aux attentes du journal et mes doutes et critiques n'étaient pas fondés... Je tentai d'amorcer une discussion sur la façon dont le projet avait évolué par-devers moi, en vain<sup>10</sup>.

Rétrospectivement, cette expérience me donne le sentiment d'avoir consacré beaucoup de temps et d'énergie pour un résultat qui n'était

---

<sup>10</sup> Le texte est paru pendant le mois d'août 1997, mais je n'ai pas souhaité en garder la trace tant j'étais dépité par cette expérience. Pour le retrouver, il faudrait faire une petite recherche d'archives que je n'ai pas eu le courage d'entreprendre...

ni celui que j’attendais ni celui qui était prévu. Les moyens consacrés à la « corédaction » de la chronique étaient pourtant relativement importants, voire inhabituels, pour la presse écrite : plusieurs réunions, des coups de téléphone, des échanges de documents répartis sur deux mois. Dans de tels délais, un article de culture générale « éclairé » aurait largement pu être finalisé. D’une certaine façon, ce n’est pas tant la temporalité qui a ici posé problème que la discordance entre mes référents éthiques et déontologiques, d’un côté et ceux de la journaliste, de l’autre. Ceux-ci étaient manifestement à l’opposé. En témoignent le style sensationnaliste et l’orientation ascientifique du texte final. Le traitement réservé à la photo, en particulier, illustre les dérives qui surviennent lorsque les exigences éthiques ne sont pas explicitées dès le départ. Au bout du compte, le résultat fut pour moi contre-productif tant sur le plan informatif que scientifique. J’ai d’ailleurs dû m’expliquer de ce fiasco avec mes collègues de travail qui ont de leur côté parfaitement compris la situation. La certitude d’avoir été instrumentalisé ou « piégé » l’emporte cependant et a affecté mes relations aux médias écrits pendant longtemps. Avec le recul, je me dis qu’il eût mieux valu avoir le « verbe haut », et affirmer davantage mes exigences et ma posture scientifique générale, plutôt que de me contenter d’avoir « un bon verbe » et de faire entièrement confiance à mon interlocutrice<sup>11</sup>.

## ■ Télévision : le look

La dernière expérience renvoie à ma participation à une interview télévisuelle destinée à passer sur une chaîne scientifique câblée, Cinaps-TV<sup>12</sup>. Le journaliste, Antoine Spire, est un ancien chercheur et un essayiste reconnu avec lequel il semble *a priori* aisé de

<sup>11</sup> Pour une étude critique du « genre journalistique », et sa parenté avec les processus de mystification et de ritualisation, cf. COMAN (2003).

<sup>12</sup> La « chaîne du savoir et de la connaissance » (<http://www.cinaps.tv/>).

communiquer. Le contact s'est fait par l'entremise du service de l'audiovisuel de l'IRD qui siège à Bondy. Dans ce cas, je n'ai pas eu de contact préalable direct avec le journaliste, mais seulement quelques échanges de mails. Il s'agissait essentiellement de lui communiquer mes publications les plus significatives sur les « transformations alimentaires », un thème qui avait attiré son attention lors de sa découverte de mon travail. La seule chose que je savais à l'avance était que le journaliste allait insister sur les différences et les similitudes entre les dynamiques alimentaires des pays du Sud et des pays du Nord. Le jour de l'émission, je me rendis relativement serein et détendu à l'IRD-Bondy, un peu comme si j'allais à la maison.

L'émission, enregistrée en direct, a débuté par une séance de maquillage. Quelque peu déconcerté – car je croyais ce rituel réservé aux stars –, c'est à ce moment que je réalisai l'importance de l'allure ou du « look » dans ce genre d'exercice, même si je tentais de me reconforter en me répétant qu'il ne s'agissait, après tout, « que » d'une émission scientifique. Il n'empêche qu'au début de l'interview, j'ai eu énormément de mal à rester concentré, troublé que j'étais par les jeux de miroirs plus ou moins déformants que me renvoyaient les différents écrans qui m'entouraient : celui qui réfléchissait le journaliste, celui qui me réfléchissait et celui qui nous réfléchissait tous les deux, de profil. Au début de l'interview, les questions posées me semblaient tomber comme des couperets : les plus théoriques suivaient les plus concrètes, les citations pleuvaient, les références à d'autres travaux abondaient... Je commençais à me sentir nerveux et pressentais comme une sorte de décalage grandissant entre ce que je voulais dire et ce que je disais vraiment.

Je me suis alors donné comme objectif de fixer le journaliste dans les yeux pour ne pas me disperser. Puis, j'ai tenté de me concentrer « sur ce que j'avais à dire » plutôt que « sur ce que je devais répondre » aux différentes questions. J'engageais ainsi une sorte de monologue autour de thèmes sur lesquels je me sentais le plus à l'aise. Autrement dit, ne pas répondre aux questions était devenu mon mot d'ordre, ce qui me permit de me relâcher un peu et d'adopter une posture corporelle moins introvertie. D'une certaine façon, je sentais que mon « langage corporel » était en harmonie avec mon « langage verbal », que mes gestes accompagnaient ma parole. Je commençais à m'approprier l'entretien, et même à en marquer le

rythme. Dès lors, et sans doute en raison de cette nouvelle attitude, la suite se passa très vite. Juste après l'émission, après avoir échangé salutations et remerciements, je notai que j'étais complètement en nage et que des gouttes de sueur perlaient sur mon front. Constatant mon désarroi, le journaliste me dit de ne pas m'inquiéter, car le maquillage que l'on m'avait appliqué permettait justement d'éviter l'effet de surbrillance de la peau. Rassuré sur mon « look », je pouvais désormais prendre son avis sur le contenu de l'émission.

Lors de l'interview, j'avais entraperçu Antoine Spire griffonner sur une feuille de papier. Le journaliste m'expliqua qu'il pointait ainsi les thèmes qui avaient été abordés et qu'il se préparait à aborder les suivants, à la façon d'un pense-bête. Tandis que je me demandais si j'avais bien fait de ne répondre que très indirectement aux questions, j'entendis avec soulagement le journaliste dire que « notre échange avait été riche et fructueux » et de conclure que les nombreux graffitis sur sa feuille étaient « les indices d'un entretien réussi ».

Cette expérience télévisuelle partage quelques points communs avec la radio. Le caractère synthétique du propos doit s'accompagner d'anecdotes vivantes et parlantes visant à retenir l'attention de l'auditeur ou du téléspectateur. La façon dont le journaliste a travaillé en amont de l'émission est également de première importance : les questions doivent faire sens et écho à l'expertise du chercheur. Au demeurant, ne pas répondre directement aux questions posées ne semble pas être un handicap. À condition de ne pas se lancer dans des digressions méthodologiques ou théoriques trop longues, il est entendu que la science est « complexe » par nature et qu'elle n'exige pas de réponses fermées. Si le chercheur doit être interpellé sur des questions d'actualité, en revanche, il vaut mieux qu'il le sache à l'avance, au risque de paraître simplement incompetent au moment de répondre. Car l'essentiel est en effet de répondre, même si le problème – ou la question posée – est déplacé ou reformulé autrement. L'intelligence corporelle, enfin, prend une dimension très importante à la télévision. La voix et l'allure, le « look », se doivent d'être en harmonie au risque de brouiller le message. Il s'agit-là d'une maîtrise du corps spécifique qui s'acquiert peu à peu, avec l'expérience.

## Conclusion

Au vu de ces quelques expériences avec les médias, quels enseignements peut-on retirer sur la vulgarisation scientifique, la scientificité et le rôle de l'anthropologue dans la diffusion des savoirs ? Surtout, quelles sont les voies possibles d'amélioration du travail entre journalistes et chercheurs en vue d'une diffusion à la fois plus importante et plus efficace des savoirs scientifiques dans l'espace médiatique<sup>13</sup> ?

Les rapports entre anthropologues et médias sont marqués du sceau de divers malentendus, de fausses attentes ou encore d'ambiguïtés : d'un côté, les premiers considèrent que les demandes qui leur sont adressées par les journalistes sont trop nombreuses, que le travail de préparation exigé est très important et que les délais pour leur répondre sont infiniment trop courts ; de l'autre, les seconds reprochent aux anthropologues d'être trop souvent rétifs à répondre aux médias, de refuser de se prononcer sur des sujets de société actuels et brûlants, et de ne pas faire d'efforts pour adapter leur langage au grand public. Si les opinions ne sont pas toujours si tranchées, et les expériences négatives, anthropologues et médias gagneraient sans doute à mieux se connaître par une fréquentation professionnelle plus assidue et des échanges réguliers sur leurs façons respectives de travailler.

Sauf exception, les anthropologues apprécient qu'on les sollicite pour faire part de leurs expériences, de leurs analyses, de leur « expertise ». Ce qu'ils n'apprécient pas, en revanche, c'est d'être réduits au rôle de « pourvoyeurs d'informations » plus ou moins exotiques et sensationnels, comme cela arrive parfois. L'anthropologue, à l'évidence, a de fortes attentes lorsqu'il s'exprime dans les médias : il espère notamment une forme de reconnaissance en dehors de son cercle habituel de légitimation, toucher un large public et participer à la vie de la cité. À l'évidence, il ne

<sup>13</sup> Une table ronde et une publication sur l'anthropologie et les médias ont été réalisées par BAZIN et BOURDARIAS il y a déjà plus de dix ans (1999). Dans le numéro de *Journal des anthropologues*, cf. plus particulièrement le texte de PANOFF (1999). L'effort mériterait d'être reconduit. Cf. à ce sujet le numéro spécial de la revue *Tsantsa* (à paraître).

sait pas toujours que le prix à payer pour parvenir à cette reconnaissance passe par une modification profonde de ses habitudes de communication, et aussi par une maîtrise du langage du corps qu'il ne connaît pas nécessairement. En tout état de cause, l'exercice est tout à fait différent de celui qui consiste à donner des cours, des séminaires ou des communications dans des colloques. Être à la fois synthétique, attractif et scientifiquement cohérent n'est pas chose facile et le résultat est souvent frustrant pour l'anthropologue, voire même dévalorisant pour sa recherche.

Les discordances éthiques et déontologiques avec les journalistes sont un sujet de crainte important. Pourtant, être responsable d'informations erronées – qu'elles soient surinterprétées, mésinterprétées, occultées ou fausses – est la pire des choses qui puisse advenir à l'anthropologue comme au journaliste. Mais le premier comme le second méconnaît trop souvent les façons de fonctionner de l'autre. Les référents intellectuels, théoriques et méthodologiques de chacun étant parfois aux antipodes, il conviendrait de s'y arrêter pour mieux les expliciter. En particulier, la question de la temporalité, ou des délais de travail, est une source de malentendus et d'erreurs. Autant par « nature » que par contrainte, les journalistes travaillent au dernier moment, et rapidement. Or les anthropologues doivent se plier à cette temporalité immédiate, s'ils veulent avoir une chance d'être entendus : hors l'urgence, point de salut ! Les journalistes, au vu de mon expérience, ne font guère la démarche inverse, c'est-à-dire s'adapter à la temporalité étirée de l'anthropologue. D'où les déceptions et les inévitables ratés qui surgissent, lorsque ce dernier est appelé en renfort au dernier moment pour expédier des documents, dresser une synthèse, résumer un état de l'art ou construire une grille d'entretien... Mieux s'accorder sur la façon de procéder et tenir compte du temps que cela prend permettrait certainement, au bout du compte, de mieux travailler ensemble. Ceci impliquerait d'élever le niveau de l'information et donc celui du public. Mais les journalistes, comme les anthropologues, en ont-ils vraiment l'ambition ?

Une autre voie d'amélioration pourrait provenir d'un suivi plus rigoureux des demandes faites aux anthropologues par les journalistes. De fait, les anthropologues sont fréquemment sollicités sans avoir de retour sur la « matière » qu'ils ont finalement offerte gracieusement. Ce dysfonctionnement peut s'expliquer, en France, par le fait que la plupart des anthropologues sont fonctionnaires et, par conséquent,

qu'ils se doivent, par devoir civique, de partager leur savoir avec le grand public, c'est-à-dire leur principal bailleur de fonds<sup>14</sup>. En Grande-Bretagne, la situation est toute autre. Les anthropologues, qui sont rarement « fonctionnarisés », sont payés pour leurs interventions et les journalistes se doivent de leur rendre des comptes. Au demeurant, il est indubitable que les anthropologues de l'hexagone pourraient faire preuve de davantage d'engagement et solliciter plus avant les journalistes pour participer aux grands débats de société. À quelques rares exceptions, les anthropologues qui s'expriment à propos des grands bouleversements sociaux, politiques et culturels du moment sont les grands absents des médias.

En toile de fond, se trouve posé le problème plus politique de la responsabilité sociale et citoyenne des anthropologues. S'il est vrai que le « temps court et événementiel » (BRAUDEL, 1958) effraie quelque peu les anthropologues, habitués à opter pour un regard distancié ou « éloigné » – selon la formule de Claude LÉVI-STRAUSS (1983) –, il ne faudrait pas qu'ils se réfugient uniquement derrière des questions de méthode pour justifier leur silence. Entre l'anthropologie a-historique et l'« anthropologie militante » (*engaged anthropology*)<sup>15</sup>, qui manifeste deux types d'attitudes extrêmes, une voie médiane pourrait être trouvée.

Je terminerai enfin par quelques questions qui restent, pour moi, ouvertes : il conviendrait tout d'abord de s'interroger sur ce que signifie exactement l'« espace public ». Les anthropologues, pour leur part, ne sont pas toujours très familiers avec ce concept pourtant très opératoire pour les journalistes. En quoi consiste cet espace et qu'est-ce qui peut se définir comme « public » et par opposition à quoi ? Quels acteurs incorporent cet espace et quels acteurs laisse-t-il de côté ? Comment penser le rapport entre l'espace public et la vulgarisation scientifique ? Jusqu'où l'espace public conditionne-t-il la vulgarisation scientifique ? Et au nom de quoi, finalement, les auditeurs et les lecteurs – à qui s'adressent anthropologues et journalistes – appartiennent ou non à l'espace public ?

<sup>14</sup> Encore que la plupart des radios, en France, sont désormais privées... et qu'elles pourraient donc rétribuer les anthropologues pour leur participation. Sur les relations entre anthropologie et médias dans le monde anglo-saxon, cf. ASKEW et WILK (2002).

<sup>15</sup> Cf. le numéro spécial de *Current Anthropology* (2010).

## Bibliographie

ASKEW K., WILK R. R. (eds), 2002 – *The Anthropology of Media: A Reader*. Cachan, Lavoisier.

ASSOULY O., 2011 – *Le luxe. Essai sur la fabrication de l'ostentation*. Paris, IFM-Regard.

BAZIN L., BOURDARIAS F., 1999 – Avant-propos des anthropologues et des médias. *Journal des anthropologues* [en ligne], 79 | 1999, mis en ligne le 1<sup>er</sup> décembre 2000. URL : <http://jda.revues.org/3098>.

BRAUDEL F., 1958 – Histoire et sciences sociales. La longue durée. *Annales*, 13 (4) : 725-754.

COMAN M., 2003 – *Pour une anthropologie des médias*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

*Current Anthropology*, 2010 – Engaged Anthropology: Diversity and Dilemmas, 51 (2).

LÉVI-STRAUSS C., 1983 – *Le regard éloigné*. Paris, Plon.

PANOFF M., 1999 – Miettes médiatiques : anthropologie et médias. *Journal des anthropologues*, 79 : 45-52.

POULAIN J.-P. (éd.), 2012 – *Dictionnaire des cultures alimentaires*. Paris, Presses universitaires de France, 1468 p.

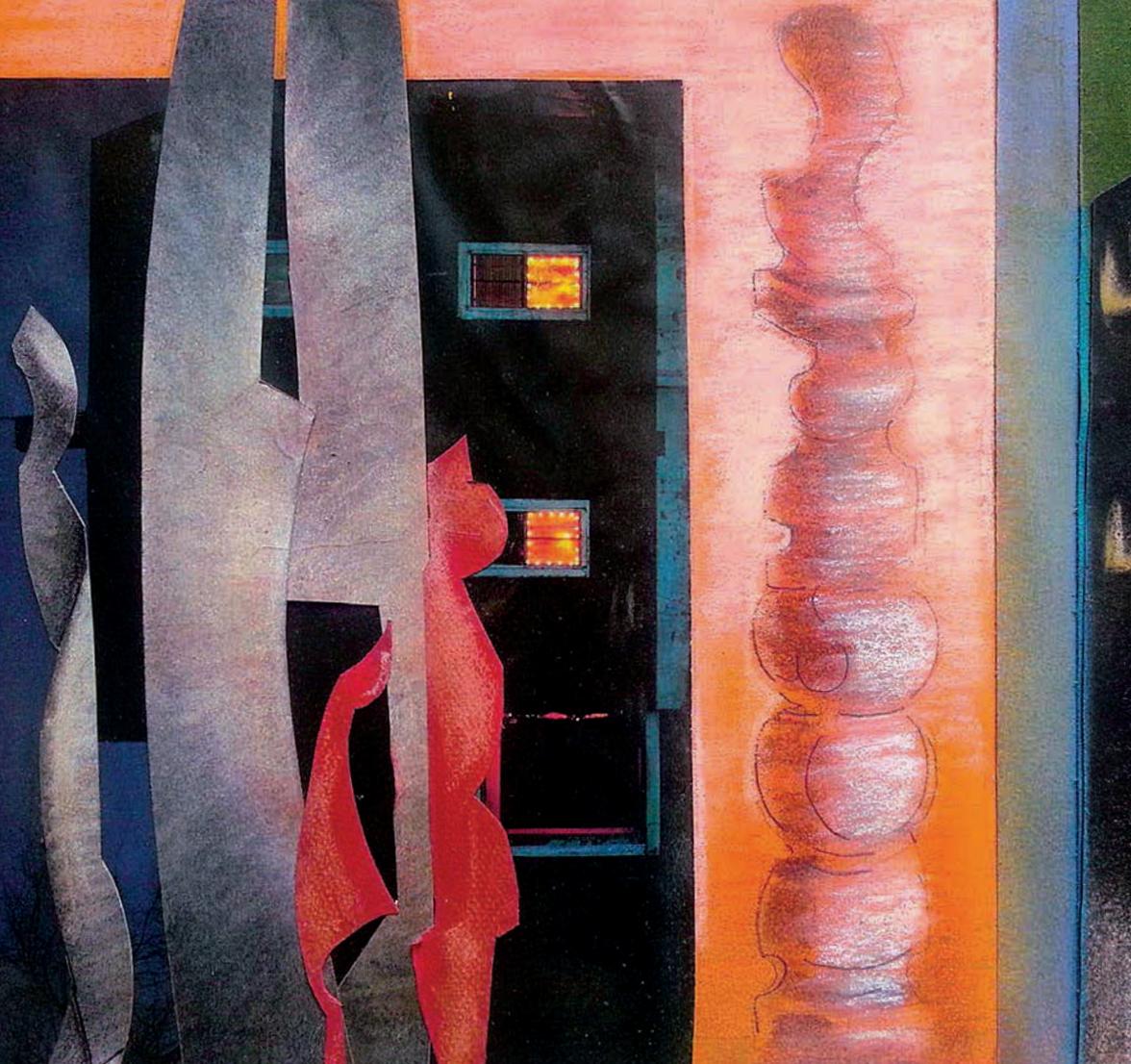
STASSART G., 2012 – 600°. Paris, Éditions du Rouergue.

SUREMAIN (DE) C.-É., 2012 – « Méthodes d'enquête qualitative ». In Poulain J.-P. (éd.) : *Dictionnaire des cultures alimentaires*, Paris, Presses universitaires de France : 475-482.

SUREMAIN (DE) C.-É., MATTÀ R., 2012 – « Alimentation de l'enfant ». In Poulain J.-P. (éd.) : *Dictionnaire des cultures alimentaires*, Paris, Presses universitaires de France : 1002-1009.

SUREMAIN (DE) C.-É., RAZY É., 2012 – « Alimentation de l'enfant ». In Poulain J.-P. (éd.) : *Dictionnaire des cultures alimentaires*, Paris, Presses universitaires de France : 451-458.

*Tsantsa – Revue de la Société suisse d'ethnologie*, à paraître – *L'anthropologie des médias aujourd'hui : voir, entendre, comprendre ?* 18.



**Colloques et séminaires**

# Les savoirs des sciences sociales

**Débats, controverses, partages**

Éditeur scientifique  
**Laurent Vidal**



Ouvrage issu du colloque  
« Les sciences sociales et la diffusion des savoirs dans l'espace public »  
Marseille (France), 31 janvier-1<sup>er</sup> février 2013  
organisé avec l'appui de la région Paca et de l'IRD

# Les savoirs des sciences sociales

## Débats, controverses, partages

---

Éditeur scientifique  
Laurent Vidal

**IRD Éditions**  
INSTITUT DE RECHERCHE POUR LE DÉVELOPPEMENT

Collection Colloques et séminaires

Marseille, 2015

**Préparation éditoriale**

Yolande Cavallazzi

**Mise en page**

Desk (53)

**Correction**

Sylvie Hart

**Coordination, fabrication**

Catherine Plasse

**Maquette de couverture**

Michelle Saint-Léger

**Maquette intérieure**

Catherine Plasse

*Photo de couverture*

Collage-pastel (détail) d'Albert Dupin, 1993, coll. et photo d'A. Vidal.

La loi du 1<sup>er</sup> juillet 1992 (code de la propriété intellectuelle, première partie) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.

© IRD, 2015

ISBN : 978-2-7099-1881-7

ISSN : 0767-2896